Ami du Clergé du 1er mai 1952

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Communions solennelles. — I. L'engagement de la Communion solennelle, 157.
Fête de l'Ascension. — Fête de l'humanité, 158.
La Pentecôte. — Fête de l'Eglise, 159.
Mois de Marie de N.-D. de Fatima. — B) Titres et enseignements de Notre-Dame : XI. N.-D. du Rosaire, 161.
Les Sacrements. — Le sacrement de Pénitence : VII. Confession des péchés véniels, 162. — VIII. L'examen de conscience, 163.

COMMUNIONS SOLENNELLES

I

L'ENGAGEMENT DE LA COMMUNION SOLENNELLE

Je m'engage aujourd'hui librement

Mes chers enfants, mes frères,

Ces paroles vous les chanterez ce soir en allant aux Fonts baptismaux ; et là le serment que vous prononcerez, la main étendue dans un geste solennel, aura le même sens et le même but que la profession de foi catholique que vous allez prononcer et que la communion solennelle que vous faites ce matin. C'est une consécration, un engagement. Vous vous engagez au service de N.-S. J.-C. Vous vous consacrez à lui pour toujours.

Un engagement ! Je m'arrête à ce mot qui caractérise la Communion solennelle pour essayer d'en bien voir la grandeur, les conditions et les circonstances et d'en prévoir les appuis et les garanties.

I. — *La grandeur de l'engagement*

Il s'agit de s'engager au service de J.-C. C'est lui que vous choisissez pour Maître. Jésus et non Satan. Au moment d'entrer dans la vie, arrivés au carrefour où l'on s'oriente, où l'on s'engage dans une direction, vous prenez la bonne route, la voie du bien, en vous détournant de la voie du mal.

Ne croyez pas qu'en vous engageant vous vous liez et que si vous ne vous engagiez pas vous seriez libres. Non. Cet engagement est obligatoire et nécessaire. C'est un devoir. Sans doute l'homme est libre. Il a *le pouvoir* de faire le mal, de commettre le péché, de refufuser à Dieu l'obéissance, mais il n'a pas *le droit* de choisir le mal, de s'avilir et de se perdre, de faire sa honte et son malheur en se détournant de Dieu et se donnant au démon.

C'est le bon Dieu qui nous a créés, qui nous a rachetés, qui nous jugera. C'est lui qu'il faut choisir pour maître parce qu'il est le maître, parce qu'on ne peut lui échapper, et si l'on se soustrait à son amour, on retombe sous sa justice. Il faut donc aller à lui, vivre et mourir pour lui. Cet engagement est une question de vie ou de mort dont dépend toute notre destinée. Si vous choisissez Dieu et lui restez fidèles, c'est le salut et la vie ; si vous refusez de le servir et vous détournez de lui, pour suivre vos volontés et vos passions, en perdant Dieu vous perdez tout : c'est la perdition et la mort éternelle.

C'est donc un grand engagement parce qu'il est nécessaire.

C'est aussi un grand engagement parce qu'il est personnel.

« Je m'engage aujourd'hui librement. »

II. — *Cette condition de l'engagement :*

« Je m'engage ». C'est vous qui parlez, qui donnez votre parole. Ce sont vos parents qui vous ont fait baptiser. C'est vous qui renouvelez les promesses de votre baptême. Ils vous ont envoyés à l'église, vous ont élevés dans la religion chrétienne, mais aujourd'hui c'est vous qui choisissez Jésus pour chef et lui donnez votre cœur. Cet engagement n'est pas une formule improvisée et imposée : c'est un acte réfléchi, préparé et étudié par plusieurs années de catéchisme et de réception des sacrements. Vous avez appris à élever vos cœurs vers Dieu, à le prier, à lui demander pardon, à l'aimer. Dans ces derniers jours de retraite votre conviction s'est encore affermie, votre décision mûrie. Et c'est de toute votre âme, avec pleine connaissance et entier consentement que vous vous engagez volontairement, librement à servir Dieu. Et c'est une grande chose de donner sa parole, de s'engager. Quand on a le sentiment de sa dignité, de sa fierté on se dit : « J'ai pris un engagement, je le tiendrai. »

III. — *Les circonstances de l'engagement*

Ce sont celles de la Communion solennelle, c.-à-d. une communion. Vous vous engagez à Dieu en vous unissant à lui dans ce sacrement qui est le geste de votre amour pour lui et le signe de son amour pour vous, l'instrument des grâces qui vous aideront à lui demeurer fidèles.

Cette communion n'est plus la première, mais c'est la communion solennelle ; c'est ainsi un grand jour de fête, devant Dieu et devant les hommes, que vous vous engagez à vivre en chrétiens.

Vos parents, vos amis sont là, accourus parfois de loin dans une grande réunion de famille. Et avec les vivants, n'en doutez pas, il y a les morts, tant d'âmes chères, fidèles à Dieu qui les a récompensés, fidèles aussi aux affections de famille, et qui prient pour ceux qui continuent la famille afin qu'ils la perpétuent dans ce qu'elle a de meilleur et de plus solide et durable : sa fidélité religieuse.

Quant à vous, pères et mères, qui avez conduit ces enfants au prêtre et par lui à l'autel où ils sont à la place d'honneur, vous êtes heureux de les voir avec un rayon de gentillesse et de pureté, un reflet de gravité et de

sérénité inaccoutumée sur leur front d'ange. Leurs âmes ont monté d'un degré. Vous ne vous êtes pas trompés : c'est dans la bonne voie que vous les avez conduits.

Mais il faut continuer. Ils consacrent à Dieu leurs 12 ans. Pour arriver à Dieu, il faudra qu'ils continuent à 20 ans, comme à 40 ou à 80 ans, de servir Dieu. Qui aidera leur fragile jeunesse, sinon vous, parents, qui avez reçu en eux la charge non pas seulement de leur vie, mais de leurs âmes ? Et dans la voie du service de Dieu, comment pourrez-vous les guider, sinon en y marchant avec eux, en les aidant de vos exemples ?

Qu'est-ce que signifie votre présence à l'engagement qu'ils prennent, sinon un encouragement. Vous les encouragez ? Mais, par le fait, vous vous engagez vous-même dans la même voie ! Ou mieux, vous continuez, vous reprenez l'engagement semblable que vous avez pris à leur âge, et qui à travers un long passé où bien des négligences ont pu se glisser, vous oblige aussi absolument qu'au premier jour. Puisqu'aujourd'hui vous conduisez, et de toute votre âme, vos enfants à Dieu, c'est Dieu que vous devez retrouver, c'est donc, logiquement, tout son service : la prière, la messe, la communion, la foi, l'espérance et l'amour de Dieu, que vous devez faire rentrer dans votre vie pour qu'elle soit une vie donnée à Dieu et au Christ, une vie chrétienne, avec tous les trésors de grâce, d'honneur et de bonheur qui sont la conséquence et la récompense de la fidélité à l'engagement pris.

* *

Un dernier mot : cet engagement, le tiendrez-vous, mes enfants ? le reprendrez-vous et le retiendrez-vous, m. f. ?

Voici l'aide, l'appui et la garantie que vous offre l'Eglise et que rappellera la cérémonie de clôture de cette belle journée : Notre-Dame.

Pour ce don total à Jésus, pour cette fidélité, c.-à-d. pour vous, vos familles et votre patrie, puis-je vous demander, mes enfants, — et à vous aussi, m. f., — de dire tous les jours une prière à la Sainte Vierge, une prière que vous choisirez, ne serait-ce qu'un « *Je vous salue, Marie* » ?

Si vous le faites, votre engagement dans la vie chrétienne ne sera pas une formule vide et un geste vain, mais avec l'appui et la garantie de notre bonne Mère, Mère de Jésus et secours des chrétiens, vous persévérerez, et plus nous serons fidèles à cet engagement, plus nous attirerons sur nos âmes et nos foyers, sur la France et sur le monde, les bienfaits du ciel, le bonheur et la paix en cette vie et dans l'autre. Ainsi soit-il.

FETE DE L'ASCENSION

FÊTE DE L'HUMANITÉ

Mes frères,

J'éprouvais, l'an dernier, un serrement de cœur en lisant dans mon journal (qui se veut d'esprit chrétien) cette annonce, rédigée en gros caractères : « Les grands Magasins X, informent leur aimable clientèle qu'ils resteront ouverts le jour de l'Ascension ». Par contre, voici apparaître à côté la fête profane concurrente qui, elle, remporte la victoire. Le 1er Mai, fête de l'humanité qui peine et qui veut sa libération, est chômée par tous, sans aucune protestation.

Mais ce qui est encore plus grave que ces deux faits très significatifs déjà, c'est que les chrétiens prennent facilement leur parti de cette défaite de leur Foi. On dirait que, pour eux aussi, cette fête de l'Ascension est bien superflue après celle de Pâques. D'ailleurs, quel rapport a-t-elle vraiment avec leur vie quotidienne ?

Relisons ce matin l'importance pour notre foi du fait aujourd'hui célébré. Entrons à fond dans le mystère de cette fête pour en recueillir les leçons.

I

Certes, je ne voudrais pas rabaisser à vos yeux le grand mystère de Pâques. Pâques est bien, en effet, le centre de notre christianisme puisque cette fête célèbre le triomphe du Christ, sa victoire sur la mort et le péché. Comme le chante la liturgie, c'est le jour « que le Seigneur a fait », c'est le « *8e Jour* » comme disaient les Pères, celui qui annonce et inaugure un monde nouveau ; c'est le début de la Parousie car la Résurrection triomphale de notre Christ est le commencement, le modèle et la cause de cette résurrection générale qui se fera au Jugement dernier. Bref, la Résurrection du Christ annonce la libération de l'univers. Et voilà pourquoi, à Pâques, le monde chrétien est dans l'allégresse et que cette allégresse éclate en sonores alleluias.

Mais l'Ascension, précisément, achève magnifiquement ce que Pâques avait si bien commencé. L'Ascension, c'est l'*apothéose du triomphe du Christ*. Le triomphe du Christ trouve son *apogée* dans son Ascension qui le fait revenir auprès de son Père. C'est l'*achèvement* de son triomphe pascal car l'Ascension du Christ prouve que son sacrifice a été accepté par le Père. « Assis à la droite de Dieu », sa mission est terminée maintenant. Et voilà pourquoi, à chacune de nos messes, dans la prière qui suit la Consécration, nous faisons mention non seulement de sa Passion et de sa Résurrection mais aussi de sa « glorieuse Ascension ». De Noël à l'Ascension, il faut dire que l'œuvre rédemptrice se déroule d'une seule coulée et que l'Ascension couronne magnifiquement l'œuvre commencée à Noël. Que le Christ fasse sauter la pierre scellée par ses ennemis ; qu'il s'attarde quelques jours parmi ses disciples pour leur prouver la réalité de sa Résurrection et leur donner ses dernières consignes, nous nous en réjouissons. Mais le terme de sa marche triomphale, la conclusion normale de son activité rédemptrice, c'est le Retour vers son Père, l'Ascension. Cette montée au ciel, c'est pour notre

Chef la victoire totale sur la mort et le péché, l'affranchissement total des liens et des pesanteurs terrestres. Et nous avons le devoir, avec la liturgie de l'Eglise de chanter : « Applaudissez, peuples de l'univers ; acclamez Dieu par vos chants enthousiastes ! »

C'est bien là, en effet, la 1re leçon qui se dégage, pour nous, de cette fête. Disciples du Christ, frères adoptifs de Jésus, nous devons nous réjouir de la Gloire de notre Chef et de notre frère aîné : « *Gratias agimus propter magnam gloriam tuam* », comme nous chantons dans le *Gloria* de la messe : « O Seigneur Jésus, en ce jour de votre Ascension, nous nous réjouissons de votre immense gloire ». Cette louange désintéressée sera, mes frères, la meilleure preuve de notre amour sincère pour le Seigneur. Et le signe que nous appartenons vraiment à l'Eglise qui, elle, vit de la vie du Seigneur Jésus.

II

Mais, de même qu'à Pâques, nous ne célébrons pas seulement la Résurrection du Christ, mais la nôtre aussi, aujourd'hui, de même, *nous célébrons notre propre Ascension,* notre propre triomphe, oh ! certes, mérité et inauguré par le Christ-Jésus, mais qui sera vraiment le nôtre. Ne nous a-t-il pas dit lui-même : « Il vous est *utile* que je m'en aille ; je vais vous préparer une place ». Dans sa personne, c'est notre humanié qui a été glorifiée, intronisée au ciel. « Père, glorifiez-moi de la gloire que j'avais auprès de vous, avant que le monde fût », a dit Jésus.

Ce n'est pas, en effet, sa divinité qui avait besoin d'être glorifiée, mais son humanité, humiliée et douloureuse. Après sa Passion et par les mérites de celle-ci, c'est elle qui est glorifiée par le rejaillissement de la divinité. Aussi bien, parce que l'Ascension inaugure notre propre triomphe, l'annonce de la Parousie, du grand rassemblement final de tous les élus autour du Christ glorieux, est-elle nettement rappelée et affirmée dans l'Introït de la messe qui rapporte les paroles de l'Ange : « Comme nous l'avons vu monter au ciel, ainsi il en reviendra ». Bref, bien mieux qu'au 1er Mai, c'est au jour de l'Ascension — il faudrait nous en souvenir, chrétiens m. f. — que nous fêtons l'humanité qui peine encore sur cette terre de misère mais qui reste pleine d'espérance, pleine du sentiment très vif de sa dignité et de sa libération parce que son Chef, vainqueur du péché et de la mort, trône maintenant dans le ciel. La fête du Travail ne doit pas faire tort à la fête de l'Ascension car cette dernière reste, malgré tout, la vraie fête de l'humanité, délivrée de ses servitudes, recevant le prix de ses peines et s'asseyant, victorieuse elle aussi, à la droite de Dieu. Et tout patron, soi-disant chrétien, qui fait travailler ce jour-là ses ouvriers ou ses employés, manque autant d'esprit chrétien que de sens social.

* *

Absent du monde depuis son Ascension, le Christ lui reste néanmoins présent d'une autre manière : par son Eglise qui est l'humanité reconstituée dans le Christ et animée par son Esprit. A nous de travailler à construire cette Eglise, à réaliser la fraternité de ceux qui croient et adhèrent à Jésus Fils de Dieu : ce sera la 2e leçon que nous tirerons de cette fête. — Le Christ nous laisse la même consigne qu'à ses Apôtres : « Soyez mes témoins ». Ne restez pas là le nez en l'air ! La fête de l'Ascension n'est pas la fête de l'évasion de ce monde dur. Non, travaillez ici-bas avec Moi, au grand Rassemblement des Fils de Dieu. Préparez mon retour à la fin des temps — joyeusement — comme les Apôtres au retour du Mont des Oliviers ; forts de l'Esprit-Saint, soyez mes bons coopérateurs dans l'établissement sur cette terre du Royaume de Dieu.

LA PENTECOTE

FÊTE DE L'ÉGLISE

Mes frères,

La fête de la Pentecôte, c'est l'anniversaire de la naissance de notre Mère, l'Eglise catholique romaine. Si nous profitions de ce joyeux anniversaire pour la regarder, notre vieille Eglise, avec des yeux neufs ? Peut-être l'aimerions-nous d'un amour plus actif ?

I

Pour nos yeux *habitués,* qu'est-ce que l'Eglise ?

Somme toute, une vaste et puissante société qui, au moyen des paroisses et des diocèses, enserre tous ses membres dans des cadres administratifs très solides. Dans cette société, comme dans toutes les sociétés humaines, il y a des chefs qui enseignent et commandent et des sujets qui croient et obéissent. — Ajoutons simplement que dans cette société les chefs accomplissent, en outre, des rites sanctificateurs dont bénéficient les sujets. Bref, disons tout haut ce que le catholique moyen pense tout bas : sans être absolument rébarbatif, le visage de notre Eglise dégage néanmoins une impression de froideur qui n'encourage guère l'amour. Si nous voulons échapper à cette impression défavorable parce que superficielle, regardons notre Eglise plus attentivement. Contemplons-la, ainsi, au printemps de sa naissance, dans la lumière de la première Pentecôte.

Dix jours se sont écoulés depuis le départ du Chef, le Christ Jésus. Le petit groupe des disciples s'est retiré à Jérusalem, dans le Cénacle, serré autour de Marie pendant que l'immense foule des pèlerins, accourue des régions les plus diverses vient battre les murs de la Ville sainte. On célèbre, en effet, ce jour-là, une des grandes fêtes du peuple juif : la Pentecôte. Remarquez-le bien, m. f., ce groupe de disciples et d'apôtres enfermés dans le Cénacle, impuissants et inactifs, ce n'est pas encore l'Eglise. Il manque quelqu'un. Qui ? Eh bien, Celui qui va transformer cette

masse amorphe et passive des 120 disciples en une communauté vivante et dynamique ; Celui qui, bientôt, dans un bruit de tonnerre et sous l'apparence du feu, fera irruption dans cette salle, s'emparera de ces hommes pour les jeter en une force irrésistible à la conquête du monde. Sous l'action de l'Esprit-Saint, voici, en effet, que les disciples du Christ osent enfin sortir de leur retraite et prêcher hardiment la Bonne Nouvelle à cette foule venue des régions les plus diverses. Et, ô miracle, tous entendent les Apôtres dans leur propre langue. Et bouleversés par cette prédication, ils demandent : « Que devons-nous faire ? » « Recevoir le baptême pour la rémission de vos péchés », répond leur chef, S. Pierre. Et 3.000 personnes, immédiatement, ajoute S. Luc qui nous rapporte ces événements prodigieux, sont baptisées. — Et dorénavant, ces baptisés, nous les retrouverons assidus à la prédication des Apôtres, aux réunions communes, à la prière, à la fraction du pain, c.-à-d. à la Messe. Entre ces hommes, d'origines si diverses, une vie commune, disons le mot, une communauté est créée : pour reprendre encore l'expression du livre des *Actes*, ils ne forment plus qu'un cœur et qu'une âme. Sous le souffle de l'Esprit, l'Eglise, m. f., est née. Voilà le 1er fait que nous rappelle chaque année, cette fête de la Pentecôte chrétienne, vérité qu'hélas ! nous oublions si souvent : *l'Eglise, notre Eglise est une création de l'Esprit-Saint.* Ce n'est point une création des hommes comme les autres sociétés, c'est une création d'en haut.

II

Mais pourquoi cet appel de Dieu ? pourquoi ce grand Rassemblement ? pourquoi cette communauté, cette société créée par l'appel divin ? La fête de la Pentecôte nous donne la réponse : ce jour-là a commencé le grand Rassemblement de tous les fils de Dieu dispersés par le péché. Ecoutez les Apôtres : lorsqu'empoignés par l'Esprit de Dieu ils sortent du Cénacle, c'est pour annoncer, de suite, à leurs compatriotes, les Juifs, que les promesses, faites jadis à leurs pères, viennent de se réaliser dans leur plein sens.

Ce peuple de Dieu que tout l'A. T. avait préparé par l'action de ces grands personnages qui jalonnent l'histoire du peuple hébreu : Abraham, Moïse, Josué, David ; ce peuple de Dieu que les Prophètes avaient annoncé ; ce peuple de Dieu que le Messie, le Seigneur Jésus avait préparé en se consacrant trois ans à la prédication du Royaume de Dieu et à la formation de ses chefs, les douze ; désormais, ce peuple de Dieu, il existe en toute réalité. Et voilà que du même coup se réalise la suprême merveille de la charité divine : par le Baptême, les hommes vont être agrégés mystérieusement à la société Trinitaire : unis au Fil de Dieu ils deviendront les fils adoptifs du Père et les possesseurs de l'Esprit, et les biens divins que les trois possèdent en commun seront l'héritage auquel participeront les hommes aux côtés et par l'intermédiaire de leur Aîné, le Christ Jésus. En d'autres termes, c'est tout le plan grandiose de Dieu sur le monde que la fête de la Pentecôte, m. f., étale devant nos yeux éblouis. L'humanité, régénérée par le Christ, ce n'est pas une poussière d'individus, reliés chacun directement à Dieu, s'ignorant les uns les autres et se sauvant, tout seul, égoïstement, dans un espèce de « sauve qui peut » général, indigne du Père des cieux.

Non, la première Pentecôte chrétienne nous montre l'humanité régénérée par le Christ, groupée en un Peuple, c.-à-d. en un ensemble bien lié et bien organisé et ce Peuple de Dieu, c'est l'Eglise dans laquelle toutes les nations de la terre retrouvent leur unité perdue par le péché. Le don des langues qui permet à des hommes de diverses races d'entendre l'Evangile, est le signe annonciateur du Règne de Dieu, où toutes les barrières qui séparent les hommes seront brisées et où l'humanité retrouvera en Dieu son unité perdue. La Pentecôte, m. f., c'est la réplique divine de la Tour de Babel.

L'unité du genre humain par l'Eglise et dans l'Eglise, Peuple de Dieu et Corps mystique du Christ, c'est, au contraire, un don d'En-Haut. Elle est l'œuvre de l'Esprit-Saint qui la crée par les sacrements, principalement par le Baptême et par le Pain eucharistique et par ce courant de charité fraternelle qu'il fait naître et devant lequel tombent toutes les barrières dressées par les particularismes humains : barrière des classes sociales, des nations, des cultures, des richesses. Dans l'Eglise, par l'action de l'Esprit-Saint, selon la parole de l'Apôtre « il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclaves, ni hommes libres », nous sommes tous un dans le Christ Jésus. Par l'Eglise, l'amour du Père, du Fils et de l'Esprit, descend sur notre terre au milieu d'une humanité déchirée par le péché, dont les membres sont isolés, opposés, pour les réconcilier entre eux en les ramenant à Dieu dans le Christ Jésus. Dans l'Eglise et dans l'Eglise seule, parce qu'animés par l'Esprit-Saint, est renfermée la force divine capable de rassembler le grand troupeau humain. Voilà le vrai visage de notre Eglise : sous l'action de l'Esprit-Saint, l'Eglise c'est le grand Rassemblement de tous les hommes par le Christ dans l'amour ; l'Eglise est d'abord une communauté d'amour et quiconque refuse, par égoïsme, de s'insérer dans ce grand courant de charité fraternelle qui jaillit de la Sainte Trinité, malgré toutes les apparences contraires, n'appartient pas vraiment à cette société.

* *

Dans un instant vous chanterez : « Je crois au Saint-Esprit, à la Sainte Eglise catholique ». Cette rencontre n'est pas fortuite. Ce rapprochement nous révèle le sens profond de l'Eglise, vous venez de le constater. Il nous trace aussi notre devoir. C'est dans l'Eglise, où il continue son action de la première Pentecôte,

que je dois chercher l'Esprit-Saint et non pas dans je ne sais quelles pratiques de piété solitaire et cachottière, ratatinée et mesquine. Je dois donc cesser de regarder l'Eglise comme une société à laquelle il suffit de payer bien régulièrement ma cotisation sans porter aucune responsabilité, sans prendre une part active à sa vie. Toutes les fois que je me contente de regarder travailler les autres... et de les critiquer, je travaille contre le Peuple de Dieu, je pèche gravement car cette inertie s'appelle égoïsme et le commandement premier réclame l'amour. Membre paralysé du Corps mystique du Christ, je nuis gravement à ce corps, j'entrave sa marche conquérante. Mon devoir : je le vois mieux en cette lumière de la Pentecôte ; je travaillerai, ô Esprit-Saint, avec vous à bâtir cette grande communauté d'amour qui doit rassembler tous les hommes dans le Christ Jésus !

Certes, je le sais bien, tant que nous serons sur cette terre, ce travail ne sera jamais terminé, le Peuple de Dieu jamais rassemblé au complet, le Corps mystique du Christ n'aura jamais atteint sa stature définitive, le grand rêve d'amour ne sera jamais totalement réalisé. Mais, je sais aussi que l'Eglise d'ici-bas — l'Eglise militante — n'est qu'une étape vers l'Eglise triomphante, cette Jérusalem céleste dont vous nous parlez dans ce dernier livre de la Bible qui s'appelle l'Apocalypse, et vers laquelle nous marchons dans la joie et la confiance parce qu'alors tous les hommes qui, volontairement et librement, ne se seront pas fermés à l'Amour vivront en commun, non plus dans la Foi mais dans la vision, face à face, la Vie même de la Sainte Trinité et seront définitivement le vrai Peuple de Dieu. *Amen.*

MOIS DE MARIE DE NOTRE-DAME DE FATIMA

B. — Titres et enseignements de Notre-Dame

XI

Notre-Dame du Rosaire

A Lourdes, quand N.-D. avait répondu à Bernadette : « Je suis l'Immaculée Conception », rien ne pouvait faire prévoir qu'elle se nommerait sous ce titre. A Fatima, au contraire, quand à la dernière apparition, la Dame si belle répondit à Lucie qui lui demandait : « Madame, qui êtes-vous ? » — « Je suis Notre-Dame du Rosaire », il semble qu'elle ne pouvait décliner une autre identité. Toutes ses manifestations précédentes aboutissaient à cela.

Fatima, c'est la manifestation de Notre-Dame du Rosaire, comme Lourdes est la manifestation de l'Immaculée : c'est la **recommandation** répétée du **rosaire,** l'invitation à la **solennité** de sa **fête,** l'exaltation du **nom de sa Reine.**

I. — La pratique du Rosaire

C'est d'abord par son exemple que N.-D. de Fatima invite à la pratique du chapelet. Le 13 mai 1917, elle apparait pour la première fois aux trois petits bergers, au moment où ils achèvent le chapelet, après l'**Angelus** du midi. Elle-même tient suspendu à son bras droit un chapelet blanc. Et c'est à ce moment de la récitation de leur chapelet qu'elle fixe l'heure du rendez-vous mensuel. Ainsi avait fait l'Immaculée de Lourdes, qui tenait aussi le chapelet dans ses doigts et se manifestait quand Bernadette commençait de le dire.

A Fatima, la Sainte Vierge ajoute à la leçon de l'exemple, celle plus explicite de ses recommandations : « Mes enfants, continuez à réciter toujours le chapelet avec dévotion, comme vous venez de le faire (1re apparition). Récitez souvent le chapelet (2e apparition) ; il faut réciter le chapelet (6e apparition) ». C'est chaque manifestation qu'il faudrait appeler en témoignage.

Pour nous donner l'intelligence de tant d'insistance à recommander le chapelet, elle nous montre en lui un secret de salut. Vous vous rappelez cette toute première apparition ; Lucie interroge la Dame sur ce qui l'intéresse le plus : son ciel et celui de ses deux compagnons, Jacinte et François. Quand elle pose la question sur François, la Dame fixe le petit garçon, elle le fixe d'un regard où se lisait à la fois de la bonté et une sorte d'hésitation, mais enfin elle finit par dire : « Lui ira aussi au ciel, mais il faut d'abord qu'il dise beaucoup de chapelets. »

Ainsi, quel qu'ait été le motif de ce regard prolongé de la Vierge sur François et du retard apporté à sa réponse : état d'âme de l'enfant au moment de l'apparition ou prévision de l'avenir, lui aussi se voit assuré de son ciel, mais à la condition de réciter beaucoup de chapelets. Et cela ne vaut pas seulement pour le petit berger de N.-D. de Fatima. Revenons à la dernière apparition (13 octobre 1917) ; la Dame avait toujours dit qu'elle y dirait ce qu'elle était venue faire. Or, rapporte Lucie, ce jour-là, « elle m'a dit qu'elle était **Notre-Dame du Rosaire** ; qu'il fallait nous repentir de nos péchés, changer de vie, ne plus offenser N.-S. qui est tant offensé et qu'il faut réciter le rosaire... »

Ainsi la Sainte Vierge met en connexion cette double consigne : la conversion des cœurs et la récitation du chapelet. Si elle le fait, c'est qu'il y a relation entre les deux. Le chapelet obtient le changement de vie : il est un grand moyen de salut.

II. — Solennité de la fête du Rosaire

Autre trait frappant de ces apparitions, c'est que la T. S. Vierge demande que la fête du Rosaire soit très solennisée, qu'elle entre même dans le détail de cette solennité, qu'elle maintienne son désir après la suggestion faite par Lucie d'élever une chapelle au lieu des apparitions.

Dès la 3e apparition (juillet) les pèlerins avaient déposé des offrandes près du chêne vert de l'apparition, déjà transformé en oratoire rustique. Que faire de ces dons ? A l'apparition inattendue du 19 août, aux Valinhos, Lucie avait posé la question à la Sainte Vierge. Et la Dame avait répondu : « Cet argent doit servir à solenniser la fête de N.-D. du Rosaire. »

Et même elle avait précisé : il fallait acheter deux petits brancards de procession ; l'un serait porté par Lucie et Jacinte et deux autres fillettes habillées de blanc ; le second par François et par trois autres garçons pareillement vêtus de blanc... On reste un peu surpris que la Sainte Vierge descende jusqu'à ces détails ; dans notre orgueil nous trouvons cela enfantin ; nous oublions que nos sentiments profonds dépendent de nos impressions vives de petits.

La Sainte Vierge tient à cette solennité de sa fête du Rosaire. Il y a eu foule le 13 août, mais il y en aura une plus grande le 13 septembre. La senhora Carreira va se trouver à la tête d'un trésor qui couvrira largement les frais de cette solennité du Rosaire... Ne serait-ce pas mieux d'élever une chapelle à la Cova ? Cela perpétuerait le souvenir des apparitions et créerait un pèlerinage. Et voici que le 13 septembre Lucie pose la question : « Madame, le peuple voudrait ici une chapelle. » La Sainte Vierge la voulait, elle la demanderait expressément à la dernière apparition... Mais cela ne doit nuire nullement à la solennisation de la fête du Rosaire, à laquelle il faut faire sa part : « Employez la moitié de l'argent pour la fête du Rosaire... et l'autre sera pour la construction d'une chapelle. »

Ainsi la volonté de la Sainte Vierge est formelle : il faut qu'entre toutes ses fêtes, celle du Rosaire devienne vraiment populaire.

III. — Le vocable de Notre-Dame du Rosaire

Et c'est aussi pour cela qu'elle se nommera Notre-Dame du Rosaire.

Dès la première apparition, la Dame avait annoncé : « En octobre, je vous révélerai qui je suis... » Dès ce jour les enfants avaient bien pensé que c'était la T. S. Vierge. « Je suis du ciel », leur avait-elle dit ; et dans la suite elle avait parlé de « son Jésus ».

Et pourtant, à chaque apparition, Lucie ne cessait de lui demander son nom et la Dame la renvoyait toujours en octobre.

Or, le 13 octobre, quand Lucie lui pose la question : « Qui êtes-vous et que désirez-vous, Madame ? » elle l'entend qui lui dit : « Je suis Notre-Dame du Rosaire. » N'a-t-elle pas été quelque peu déçue ? N'est-ce pas que cela elle le savait, comme elle savait que c'était la Vierge, tant de fois l'apparition leur avait recommandé de réciter leur chapelet et tant elle avait insisté pour la solennisation de la fête du Rosaire ?

La Sainte Vierge ne voulait donc pas nous apprendre un vocable nouveau inconnu de nos litanies. En est-il, d'ailleurs, pour celle que nous appelons « Notre-Dame de tout nom » ? Elle voulait exalter ce nom de Notre-Dame du Rosaire, montrer qu'il lui était cher entre tous les autres, faire comprendre qu'il fallait l'invoquer sous ce titre, à cause de tout ce qu'il renfermait de gloire pour elle et d'enseignement pour nous.

Lourdes est la confirmation de l'enseignement de Pie IX sur l'Immaculée ; Fatima est la confirmation de l'enseignement des Papes, particulièrement de Léon XIII, sur la dévotion à Notre-Dame du Rosaire.

* *

Il n'est pas possible de ne pas prêter attention à cette manière extraordinaire et prodigieuse avec laquelle la Sainte Vierge a lancé, pendant six mois, le même et pressant message de la pratique du chapelet.

Malgré les miracles de conversion de S. Dominique grâce à son rosaire, malgré le salut de l'Eglise à Lépante par le rosaire des croisés, malgré les enseignements répétés des plus grands papes et des plus proches : Léon XIII, Pie XI, Pie XII, beaucoup de chrétiens en sont encore à regarder le chapelet comme une dévotion d'enfants ou de bonnes femmes. Ils n'ont pas compris qu'il est d'abord prière, la prière qui sauve : « Qui prie se sauve, qui ne prie pas se damne », répétait S. Alphonse, et que couramment le chrétien prie avec son chapelet.

Ils n'ont pas compris qu'il est entre nos mains le livre populaire de notre foi et de notre vie morale, grâce aux mystères évoqués et aux exemples médités de Jésus et de Marie.

Ils n'ont pas compris qu'il est la royale prière par Marie et qu'il nous faut prier au nom de Marie comme au nom de Jésus, puisqu'elle est notre Médiatrice auprès de lui comme il est le Médiateur auprès du Père.

Cette fois, c'est la Vierge elle-même qui dans le tonnerre et les éclairs vient nous dire : « Récitez mon chapelet, solennisez ma fête du Rosaire, invoquez-moi sous le titre de N.-D. du Rosaire. »

LES SACREMENTS

VII

Le sacrement de Pénitence

LA CONFESSION DES PÉCHÉS VÉNIELS

Mes frères,

Disons un mot aujourd'hui de l'accusation des péchés véniels. N'est-ce pas, en effet, sur ce point, que les « habitués » de la confession font entendre leurs doléances ? On les entend gémir : « La confession m'ennuie, je répète toujours la même chose ! » Quand ils ne daubent pas sur leur confesseur : « Il ne m'aide pas, il ne dit jamais rien de personnel ! »

Si vos confessions sont fastidieuses et inefficaces, ne serait-ce pas — souvent — de votre faute ? Examinons ensemble la question.

I. — *Il faut choisir les péchés véniels à accuser*

On rencontre parfois des pénitents (et surtout des pénitentes) qui ont tellement peur d'oublier quelques péchés véniels, qui ont tellement le souci de tout dire, qu'ils débitent à un rythme accéléré à peu près tous les péchés véniels qui se peuvent commettre et que peut-être, en fait, ils ont commis. Quel déluge ! Quelle litanie ! Et sous cette interminable énumération, voilà le pauvre confesseur complètement noyé ! En vain, il se demande : « Voyons, qu'y a-t-il de caractéristique, dans cette confession ? » Alors, ne trouvant rien de personnel, ne vous étonnez pas s'il se contente d'une exhortation aussi vaine que générale. A qui la faute ?

Je vous le rappelle. Vous n'êtes nullement tenus d'accuser tous vos péchés véniels (ce qui, d'ailleurs, est presque impossible). Un acte de contrition bien fait, un vrai acte d'amour de Dieu, l'usage d'un sacramental avec foi et humilité (par exemple prendre de l'eau bénite en entrant dans l'église, participer à l' « *Asperges* » avant la messe) suffisent à en obtenir le pardon. Une confession qui ne comporte que des péchés véniels n'est pas une démarche nécessaire au salut, mais un moyen de sanctification, un recours au sang purificateur de Jésus pour nous assainir et nous fortifier. C'est aussi un excellent exercice d'humilité fondé sur la connaissance de notre misère et sur l'aveu de ce qui gêne notre progrès spirituel. Donc, nous devons *choisir* nos péchés véniels sans nous inquiéter des oublis.

II. — *Mais qu'allons-nous choisir ?*

Les plus anodins et oublier ceux qui nous gênent ? Non, m. f., exactement le contraire. Nous choisirons les plus nuisibles à la vitalité de *notre âme à nous ;* les trois ou quatre qui ont le plus d'importance pour la santé de *notre âme à nous.* Ce qui veut dire : non pas ceux qui échappent à notre fragilité humaine, mais ceux que nous commettons tout à fait volontairement, ou qui témoignent de notre imprudence, ou qui sont la cause d'autres péchés, ou qui nous coûtent le plus à accuser. Peut-être n'y a-t-il en moi qu'un seul vrai péché à accuser : ce péché véniel auquel je tiens ; non pas ce péché de faiblesse qui réapparaît chaque jour et que je dénonce inlassablement ; mais ce péché que j'aime. C'est à cause de celui-là que Dieu n'agit pas dans ma vie. Voilà précisément le mur à abattre entre Dieu et nous ! Voilà le péché à accuser car il nous faut choisir entre lui et Dieu !

III. — *Il faut accuser des actes et non des états*

On entend aussi parfois des pénitents qui s'accusent, par exemple, d'être menteurs, orgueilleux, etc... Et le confesseur se prend à murmurer tout bas : « mais, moi aussi ! » — Car, enfin, ces mauvaises tendances, nous les portons tous depuis le péché originel. La confession, m. f., ne consiste pas à exposer nos tendances mauvaises, mais à faire l'aveu d'actes précis qui résultent, certes, de ces tendances mais qui s'en distinguent néanmoins, comme le fruit diffère de l'arbre dont il provient.

Je puis bien avoir une tendance au mensonge, être menteur, et cependant n'avoir pas commis, en fait, de mensonges depuis ma dernière confession. Si j'en ai commis, je dirai donc : « J'ai menti tant de fois » et non pas : « Je suis menteur », me souvenant que le péché est un acte et non pas un état d'âme.

IV. — *Donner la physionomie de notre âme*

Cependant, si vous dites simplement : « J'ai menti, j'ai manqué à la charité, etc... » votre accusation ne sera encore guère meilleure que les précédentes, guère plus profitable à votre âme et guère plus susceptible de vous attirer des conseils utiles. Pourquoi ? *Parce que votre confession est incolore.* Je m'explique : vous n'avez pas précisé à votre confesseur la physionomie propre de votre âme pécheresse, son signalement particulier. C'est comme si vous disiez, pour donner votre signalement : « J'ai un nez, une bouche, des yeux, etc... » Car tout le monde commet ces fautes. Vos expressions sont vagues et alors comment voulez-vous que votre confesseur vous donne exactement les conseils dont vous avez besoin vous et non pas un autre ? A travers ce rapide défilé de fautes standards, votre confesseur ne voit pas votre visage spirituel.

Vos péchés, il faut donc les faire apparaître avec leur couleur propre. Vous ne direz pas : « J'ai menti », parce que c'est un peu vague. Mais vous préciserez votre mensonge. De quelle manière, à qui, dans quelles circonstances, pourquoi vous avez menti. Alors, vous direz peut-être : « J'ai menti en affaires pour tromper le client sur la qualité de la marchandise » — ou encore : « J'ai menti à un ami malade qui comptait sur ma visite, parce que cela m'ennuyait ». De même, vous ne direz pas simplement : « J'ai manqué à la charité », expression qui n'a aucune couleur, mais vous entrerez dans le concret : « J'ai dit une parole blessante à quelqu'un dont je suis jaloux pour rabaisser son mérite devant les autres » ou bien : « J'ai refusé de rendre service à un voisin dans le besoin ». Vous le constatez : voilà autant de mensonges différents dont l'accusation impersonnelle « j'ai menti » n'aurait donné aucune idée. De même, il y a cent façons d'être orgueilleux, paresseux, etc...

* *

Evidemment, une telle accusation, lucide et loyale, exige de la réflexion et un réel effort. Mais quel profit pour nous ! D'abord parce qu'elle nous oblige à nous voir bien tels que nous sommes. Elle est vraiment une rencontre avec nous-mêmes. Ensuite parce qu'elle est pour nous une salutaire humiliation. Il est plus humiliant de dire : « J'ai passé chaque jour une demi-heure à me farder » que de dire « J'ai été vaniteuse ». Enfin, parce que ces données précises permettront à votre confesseur de bien voir l'état de votre âme, de mieux apprécier le fond de votre âme et les mobiles de vos actions et donc de vous donner des conseils appropriés. Il pourra alors vous préciser sur quel point devront porter vos efforts jusqu'à la confession suivante.

Ainsi préparé par une telle accusation, le Sacrement agira à plein sur vos âmes et sera vraiment une Rencontre vivifiante avec le Christ. *Amen.*

VIII

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Pour faire une bonne confession, c.-à-d. une confession lucide et loyale, un bon examen de conscience, attentif, courageux et méthodique, en est la condition indispensable. Mais savons-nous bien examiner notre conscience ?

* *

Une erreur que l'on rencontre chez beaucoup trop de chrétiens consiste à croire qu'ils ne font des fautes que lorsqu'ils accomplissent des actes contraires à la loi divine ; en d'autres termes ils pensent avoir suffisamment agi en chrétiens lorsqu'ils ont évité le mal. Pour ces catholiques, le christianisme n'est pas autre chose qu'un code de défenses : « Ne fais pas ceci, ne fais pas cela » et la morale chrétienne est du même coup réduite au rôle d'un vulgaire règlement de police qu'il suffit de ne pas enfreindre. Cette erreur a son origine peut-être dans la présentation, sous forme négative, de plusieurs com-